

impôts, bons à pressurer de toutes manières pour subvenir aux folles prodigalités des princes et des grands seigneurs de leurs cours, considérés comme ne valant pas la peine qu'on s'occupe d'eux et vivant dans le plus misérable état possible, sous la dépendance de leur seigneur. Arrivés ici, ces paysans ayant à combattre contre ces mille obstacles que rencontre à chaque pas le colon d'un pays à peine habité, et en train de s'ouvrir à la civilisation, ne trouvèrent rien qui les portât ou les aidât à sortir de leur état d'ignorance et de misère. Bien au contraire, ils durent y rester bien plus longtemps que ceux des vieux pays, et ayant contracté l'habitude de regarder leurs maîtres, les seigneurs, comme simplement intéressés à retirer d'eux la plus grande somme de profits possible, et comme des ennemis pour ainsi dire, ils gardèrent contre cette aristocratie quelque peu instruite qui leur était supérieure sinon de droit, du moins de fait, une espèce de défiance qui les empêcha lorsque les progrès de la civilisation changèrent l'état des choses, de profiter de ces changements qu'ils regardèrent pour la plupart comme produits pour les écraser encore davantage.

D'un autre côté les classes supérieures, voyant ces pauvres cultivateurs invinciblement rebelles à l'expansion des nouvelles idées en conclurent, sans aller au fond des choses, qu'ils étaient bien réellement des êtres inférieurs à tous égards, et ainsi les deux classes se trouvèrent imbuës du préjugé que : *le cultivateur est ennemi du progrès et de la science et que l'éducation est inutile et d'ailleurs inaccessible au cultivateur.*

Cependant, quelques âmes d'élite de la classe agricole, douées de facultés exceptionnelles, s'élevèrent par la force de leur jugement au-dessus de ce préjugé, et se convainquirent que la science, loin d'être leur ennemie, serait infailliblement l'instrument de la régénération de la classe agricole, tant déconsidérée, et travaillèrent à s'instruire pour instruire les leurs ensuite. Les premiers, comme de raison, n'obtinrent d'autre succès que celui d'ouvrir la voie, mais ils contribuèrent à montrer aux classes instruites que tous les cultivateurs n'étaient pas inaccessibles aux bienfaits de l'éducation, et surtout de l'éducation élémentaire. Cette idée frappa quelques hommes bien intentionnés, et les porta à travailler de concert avec les cultivateurs les plus intelligents à améliorer la condition morale de la classe agricole en essayant de lui inculquer les principes les plus élémentaires d'éducation. On parvint à obtenir des parents qu'ils fissent apprendre la lecture à leurs enfants, puis l'écriture, le calcul, et après un travail très-lent, œuvre de longues années, l'on a obtenu le résultat très-satisfaisant qui fait que, de nos jours, presque tous les cultivateurs savent lire, écrire et calculer.—(Ceci, malheureusement, ne s'applique guère à l'ensemble de notre province, *Réd.*)

Certes, si l'on compare l'état actuel des choses avec l'ancien, l'on voit ce qu'il a fallu de travail, d'énergie et d'efforts incessants pour en venir là. Et, pourtant, le préjugé existe encore; l'on admet bien que celui qui sait lire, écrire et calculer a des connaissances utiles et même nécessaires au cultivateur, mais rien au delà. Celui qui sait plus que cela est condamné à se faire prêtre, avocat, médecin ou notaire, sous peine de se déclasser. Il y a donc encore un grand travail à faire, qui consiste à démontrer aux cultivateurs que celui qui a fait des études classiques fera un meilleur cultivateur, toutes choses égales d'ailleurs, que celui qui n'en a pas faites, et de convaincre nos jeunes gens qui étudient dans nos nombreux collèges commerciaux et classiques, qu'ils pourraient être aussi et même plus utiles à la société en se faisant cultivateurs, et en appliquant la science à l'agriculture, qu'en devenant ce que font la plupart, de minces avocats ou des notaires dont les actes font vivre les avocats. Qu'ils laissent ceux qui ont une véritable vocation pour les professions libérales, y entrer, mais qu'ils n'y entrent pas, eux,

sans savoir où ils vont, sans avoir aucune aptitude. Vaut mieux mille fois être un bon cultivateur qu'un mauvais ou même passable avocat ou médecin. Ceux-là donc qui après avoir fait leurs études, n'auront pas honte de se faire cultivateurs, s'ils s'en sentent la vocation, ceux-là, dis-je, sont appelés à faire de vrais agriculteurs ou agronomes dans toute l'extension du mot; ceux-là sont appelés à élever l'agriculture au rang qu'elle aurait toujours dû occuper.

Mais, me dira-t-on, en quoi un jeune homme qui a appris le latin, le grec, les mathématiques, la physique, la chimie, est-il plus apte à faire un bon et vrai cultivateur, que celui qui au lieu d'apprendre tout cela, a consacré sa jeunesse à la pratique de l'agriculture? Ma réponse à ceci va constituer la seconde partie de mon travail, maintenant que j'ai démontré par la première partie, quelle est la cause qui a fait prévaloir le préjugé que je combats. Pour répondre d'une manière satisfaisante à cette question, il me faut exposer en quelques mots, la marche suivie par l'agriculture, exposition qui va montrer qu'à mesure qu'elle s'est développée elle a appelé à son service toutes les sciences.

L'agriculture a été la première occupation de l'homme. Après sa chute, celui-ci a été condamné à manger son pain à la sueur de son front. La terre par lui cultivée pour en tirer ce pain a du être travaillée, bouleversée, ensemencée, etc; puis il a fallu prendre les moyens de lui faire produire pendant longtemps, sans l'épuiser, les choses nécessaires à l'humanité. Pour cela il a fallu étudier sa nature, voir sous quelles conditions elle produit. A force de produire, elle a fini par refuser de produire, il a fallu en rechercher la cause, y remédier. Un penseur est venu; observateur naturel, il a découvert que, pour être féconde, la terre a besoin de certains principes que la culture répétée lui enlève et qu'il faut lui rendre par quelques moyens pour la remettre en état de produire. Il a cherché ces moyens, les a trouvés. Ce penseur était un chimiste, et plus que jamais aujourd'hui, l'on a recours à la chimie pour l'agriculture. L'homme après s'être fatigué d'employer pour sa culture, les instruments primitifs qu'il avait inventés pour satisfaire aux premières nécessités, a cherché et cherche encore des moyens de perfectionner ces instruments. En cherchant, il a découvert certains principes de physique, tels que ceux de la théorie du levier qui multiplie les forces, ceux qui régissent les lois de la pesanteur, il s'est donc fait par besoin mécanicien et par extension physicien. Puis il lui a fallu combattre les ennemis de l'agriculture, les insectes et les oiseaux qui venaient partager malgré lui le fruit de son travail. Il s'est fait naturaliste pour étudier ces ennemis, se rendre compte de leur propagation, de leurs allures, de leurs habitudes. Il a du aussi se servir de cette science pour rechercher les animaux qui pouvaient lui devenir utiles, pour pouvoir connaître leur mode de vivre et de se propager, afin de pouvoir les garder en domestication. Ses besoins augmentant, il a étudié de nouvelles plantes, et lorsqu'il a voulu constater lesquelles pouvaient lui servir, il s'est fait botaniste, et à mesure qu'il s'est multiplié, l'homme a ensuite dû se partager le monde, et pour que chacun puisse avoir sa part il a fallu mesurer, diviser le terrain, de là sont nés l'arithmétique, la géométrie. S'avancant dans des pays nouveaux, il a fallu étudier la nature des nouveaux sols, et cette étude a pris le nom de géologie. Enfin, toutes les sciences ont été nécessaires à l'homme pour vivre au moyen de l'agriculture. Et l'on vient aujourd'hui demander: Qu'est-il besoin d'être instruit pour cultiver? Il suffirait à tout homme sensé de réfléchir un instant pour l'exempter de faire une question aussi oiseuse.

Et maintenant, je prends un jeune homme sorti du collège, avec le léger bagage scientifique, les éléments de la science qu'il a puisés. Mais il n'est pas assez instruit pour être un bon cultivateur. Il sera encore obligé d'avoir bien souvent